

1<sup>ère</sup> partie :  
Une Poignée de sable

*"Une voix lui cria : frappe la terre de ton  
pied. Il le fit, et il en jaillit une source d'eau.  
Cette eau te servira pour les ablutions, elle te  
servira de rafraîchissement et boisson"*

*Le Coran, Sourate II Verset 130*



## Les Fils du matin

Dans l'ouest algérien, quels que soient les chemins empruntés, les distances entre la ville de Tlemcen et le village de Sebdou sont minimales, contrairement aux différences sociales. Entre ces deux agglomérations culmine à deux mille mètres le col de Terny, qui sépare les deux versants de l'atlas saharien : celui du nord, qui retient le climat doux et humide prodigué par la Méditerranée et fait de Tlemcen une région agréable et fertile, et celui du sud, barrière aux vents de sable et siroccos du désert auxquels la commune de Sebdou, elle, ne peut échapper.

Soumises à ce climat continental, rude et sec, deux tribus se partagent le vaste territoire de Sebdou. Au Nord, jusqu'au pied de Terny où la rivière Tafna prend sa source avant de contourner l'atlas pour se jeter dans la Méditerranée, se sont installés les Ouled Ouriech. Ceux-ci ont l'eau dont bénéficient de nombreuses petites plaines permettant la culture de fruits de toutes sortes qui ravitaillent le village. Au Sud, jusqu'aux premiers sables, là où tout n'est que steppe, alfa et broussailles, vivent les Ouled Nâar. Ceux-là n'ont pas d'eau et vivent, tantôt nomades, tantôt sédentaires, de maigres cultures de céréales, de l'élevage du mouton et du ramassage de l'alfa.

Ce sont des gens du Désert.

Parce qu'ils recherchent les terres fertiles en scrutant l'horizon, ils ont la profondeur et l'instinct du regard que les gens de la plaine ont perdus. Les Nâari<sup>1</sup> savent qu'ils n'ont rien d'autre que ce vers quoi ils marchent, cet Horizon sans fin, où jaillira la Source que rien ne laisse espérer.

Alors peut-être existe-t-il deux Esprits : celui de la plaine et celui du désert. Ce dernier prévaut sans doute sur le premier par son aptitude à percevoir l'imperceptible.

Mes grands-parents, chacun de famille immigrée d'Espagne, ont posé leur sac à Sebdou au début du vingtième siècle. Comme beaucoup d'Espagnols, de Portugais et d'Italiens, ils étaient venus en Algérie chercher une vie meilleure. Seules les terres du Sud leur étaient accessibles car celles du Nord étaient réservées aux immigrants de France, dans le contexte de la politique de colonisation.

Ainsi ma famille fit son trou à Sebdou.

Parce qu'il n'y avait pas d'eau, celle-ci fut pour les miens source de sagesse, de réflexion et d'humanisme ; elle fut aussi une obsession. Je revois encore ma grand mère qui remplissait constamment de larges bassines de zinc dans sa cour, où l'eau séjournait des jours durant, écrasée par le soleil, et qu'elle ne se résignait à jeter, en arrosant les

*1. Synonyme de Ouled Nâar*

plantes, qu'après nous y avoir baignés.

Les petits-enfants en souriaient dans leur candide ignorance de l'origine des actes.

Mon père était déjà un sage chez les Ouled Nâar ; comme sa mère, il avait passé sa vie dans le Sud, entre plaine et sables, à la frontière de la mer d'alfa et du désert. Dieu m'a donné la chance d'y passer plus de vingt ans et ce fut pour moi la plus grande Ecole. Parce que mon mode de vie ne différait pas du leur, les Ouled Nâar m'avaient reconnu aussi comme l'un d'entre eux.

Les deux tribus se retrouvaient les mercredis, jours de marché au village, où la loi était Nâari, mais les Nâari repartaient toujours ensuite vers leur Sud, comme le marin reprend la mer, car pour eux la vraie richesse est de pouvoir contempler le grand Horizon.



## Ma grand mère et l'outarde

Mon grand-père paternel Miguel est mort le 23 septembre 1923, quelques années après son retour de la guerre 14-18 : à cette époque, la nationalité française devait se mériter et il avait pu l'acquérir durant son unique séjour en métropole, en combattant sous le drapeau tricolore. Il s'est tué en voiture, à bord d'une des premières Citroën Trèfle de l'époque. Ses deux fils survécurent à l'accident : mon père Pascal avait douze ans, mon oncle Louis dix. Ma grand-mère Rosalie, elle, avait trente-trois ans. C'était une petite femme brune, un peu ronde ; je ne l'ai jamais connue autrement qu'avec des charentaises aux pieds, hiver comme été, dedans comme dehors, en ville comme dans les champs. Elle travailla et éleva ses enfants, toujours seule au village, faisant épicerie, bistrot et commerce avec les Arabes du Sud, les "Moros" comme elle disait. Il ne lui est jamais rien arrivé car elle avait la chance d'avoir une bonne santé et dans les mers d'alfa où vivaient les Nâari, la mère est respectée surtout lorsque le père, le protecteur, a disparu.

C'est cette steppe infinie des hauts plateaux entre l'Atlas tellien et l'Atlas saharien, que l'on nomme la mer d'alfa. Les plantes, buissonneuses, sont vertes au printemps, après les pluies ; les tiges, rondes et fines, longues d'une cinquantaine

de centimètres, retombent à partir de leur moitié en gerbe autour du cœur, créant ainsi une auréole d'ombre sous laquelle se cachent perdreaux ou lièvres. Les feuilles qui font penser à d'étroits rubans, prennent avec l'été une couleur d'ardoise. On récolte l'alfa en arrachant les tiges à la verticale – d'un coup sec, pour éviter d'extraire le pied –, après les avoir enroulées autour d'un bâtonnet. Lorsque le terrain est plat comme c'est le cas dans le Sud, il suffit d'être debout et de regarder devant soi sans baisser les yeux pour ne pas voir de terre. On observe alors une uniforme étendue vert-de-gris qui rappelle la vue sur la mer par temps couvert.

Mon père et mon oncle ont reçu une bonne instruction, puis se sont associés dans leur travail, sous le vocable Diaz Frères, avec en signature des actes et des papiers, l'éternelle mention : Pour Diaz Frères, l'un d'eux. L'une ou l'autre des deux signatures suffisait à valider l'acte. A cette époque le droit était droit, la parole était parole et les choses, toujours dures, étaient simples.

Pendant les quelques années où ma grand-mère vécut aux côtés de son mari, le travail dans l'alfa et le charbon de petit bois les conduisait périodiquement à passer une semaine en campagne sous la *khaïma*<sup>1</sup>. Ma grand-mère confiait ses enfants à la garde de sa Mauresque qui savait tout faire et le

*1. Tente arabe servant d'habitation*

faisait bien. Notre cercle tribal était bien plus arabe qu'eupéen par la nature même des lieux de ces terres du Sud habitées de grands siroccos et d'épisodiques vols de sauterelles, plus denses et plus violents qu'une tempête de neige, pouvant même faire déraiper les voitures dans les virages.

Durant ces périodes de campagne, mes grands-parents disposaient de temps libre et mon grand-père, bon chasseur, adorait tirer l'outarde.

L'outarde du désert est une sorte d'énorme dinde aux longues pattes qui lui permettent de courir presque aussi vite qu'un lièvre : c'est là sa défense naturelle contre les renards et surtout les chacals, pour compenser la lenteur de son envol.

A la vue de l'insolite ou du danger approchant, l'outarde laisse toujours la même distance entre elle et la chose. Si la chose court, l'outarde court dans le même sens pour conserver le même écart. Impossible de la prendre de vitesse dans la steppe avec une voiture sans risquer de tout casser, cardans et suspension.

Il n'y a pas d'outarde au milieu d'un chott bien sec.

Lorsque mon grand-père apercevait une outarde, il prenait son fusil, montait sur un âne avec son épouse et se dirigeait vers l'outarde qui se mettait à marcher dans la même direction à la même vitesse que l'âne. Lorsqu'ils atteignaient un point jugé repérable dans la mer d'alfa, mon grand-père se

laissait tomber à terre, immobile, allongé, avec son fusil. Ma grand-mère modifiait le chemin de l'âne et même s'éloignait de l'outarde sans cesser de l'observer.

La bête, sentant le danger s'éloigner, vaquait alors à ses occupations alimentaires tandis que ma grand-mère décrivait un cercle très large avec son âne sans cesser d'observer le point où son mari était couché au sol. Elle parvenait ainsi à placer l'outarde à mi-chemin entre eux deux. Alors elle dirigeait son âne droit sur l'outarde, d'un pas calme et tranquille pour ne pas l'affoler, et l'outarde avançait sereinement vers mon grand-père. Au moment opportun, une injonction sèche et bruyante adressée à l'âne faisait se lever mon grand-père à quelques mètres de l'outarde, qui, soudain effrayée, prenait son lent envol. Mon grand-père, tireur d'élite, prenait tout son temps : il fallait qu'elle soit à bonne distance pour l'écartement des plombs et le redressement des plumes de l'oiseau. Une cartouche suffisait, d'ailleurs il n'en prenait qu'une, économie de règle pour son fusil à chiens.

L'outarde est très appréciée dans le gaspacho, le vrai du pays, qui mijote des heures dans sa marmite géante, avec sa dizaine de viandes différentes, ses morceaux de galette de pain sans levain, le tout dans un grand jus aromatisé. A Paris, vous ne connaissez sans doute pas cette recette, peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler ; elle se mérite.